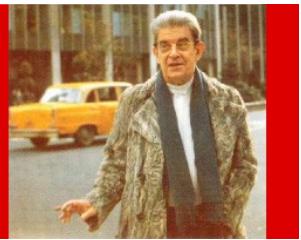


# Lacan Quotidien



n° 739 – Mercredi 19 septembre 2017 – 14 h 43 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



## Échos

### EN AVANT

**De la Shoah à la loi sur l'avortement**

*Familles : questions cruciales*, la chronique d'Hélène Bonnaud

**Le « symptôme Catalogne » et la crise de l'État, par Miquel Bassols**

### NOUVEAU SOUFFLE SUR LE CHAMP FREUDIEN

*Shakla v'taria avec Hillel Cohen*, par Susana Huler

**Écho du 1<sup>er</sup> Forum de Zadig-Wien, par Gil Caroz**

**Lettre du Président Fédéral d'Autriche lue en ouverture du Forum Zadig-Wien**

### LACAN COTIDIANO N°21

**María Navarro, Edna Gómez, Anna Aromí, Gabriela Camaly, Miquel Bassols**



## De la Shoah à la loi sur l'avortement

### *Familles : questions cruciales, la chronique d'Hélène Bonnaud*

La mort de Simone Veil a été l'occasion de célébrer le parcours d'une femme libre et déterminée dont on sait qu'il n'est pas étranger à son histoire traversée par le nazisme. Arrêtée à l'âge de 16 ans à Nice où elle vivait avec sa famille, puis déportée dans le camp d'Auschwitz-Birkenau avec sa mère et sa sœur (son père et son frère suivirent un autre trajet), elle en sortira vivante, mais définitivement marquée dans sa chair.

Simone Veil, qui a traversé plusieurs guerres et connu le plus grave holocauste de l'histoire de l'humanité, incarne en effet l'une des figures les plus charismatiques de ce siècle. Elle a fait du sens de la vie et de sa valeur propre une question permanente – le combat de *sa* vie. Il résonne avec son expérience des camps et son rapport à la loi. C'est en tant que magistrat qu'elle a eu connaissance des problèmes liés à l'avortement et qu'elle a lutté contre les attitudes réactionnaires du monde médical, de la justice, sans parler des religions, toutes hostiles à l'avortement. Elle a pourtant trouvé des soutiens inattendus lorsque, promue ministre de la Santé par le président Giscard d'Estaing qui tenait particulièrement à légaliser l'avortement, il lui a confié la défense de ce dossier explosif devant le Parlement.

#### *Un combat contre l'obscurantisme*

Sans concession au sujet de la Shoah – elle ne supportait aucune comparaison avec d'autres génocides –, elle a mené avec la même détermination son combat pour l'interruption volontaire de grossesse (IVG). Ce n'était pas chose facile, dans les années 1970, de s'opposer au pouvoir médical, le plus souvent masculin, identifié à l'ordre moral ambiant, tout autant qu'au pouvoir religieux – qui aujourd'hui encore maintient son désaccord avec la loi Veil. Selon les religions monothéistes, la vie serait sacrée dès le tout début de la conception et le sacrifice de soi, une élévation de l'âme. Toute atteinte à l'embryon, en tant que vivant, serait un meurtre. Ce n'est pourtant pas à ce niveau de philosophie, voire de politique et d'éthique que se tenait le débat puisque le fait de vouloir avorter ne relève pas d'un choix collectif, mais d'une décision individuelle.

« Tomber enceinte » (comme le dit si justement l'expression populaire) est parfois vécu sur le mode de l'événement inattendu insupportable, et l'avortement alors requis comme seule réponse au rejet éprouvé pour cet objet qui, en début de grossesse, n'est pas encore un fœtus, mais un embryon. Ainsi pour certaines femmes, il n'y avait, avant la promulgation de la loi Veil en 1975, pas d'autre choix que d'en passer par l'avortement clandestin, très rarement pratiqué par des médecins, mais le plus souvent par des femmes aux motivations diverses. Les générations actuelles ne savent peut-être pas qu'on appelait les avorteuses les

« faiseuses d'anges ». Une dénonciation étant toujours possible et cet acte passible de lourdes peines de prison, celles-ci, au risque de leur liberté, pratiquaient dans des arrières salles de fortune, dans des conditions sordides et surtout sans règles d'asepsie – d'où le taux élevé de mortalité des femmes des suites de ces avortements. Parfois, les femmes utilisaient leurs propres moyens, aiguilles à tricoter, chute volontaire du haut des escaliers, ingestion de produits toxiques, etc., sans parler du suicide, solution ultime, visant à régler à la fois la question de la grossesse et celle de la faute.

### *La loi religieuse et la loi de la République*

À la fin de son discours à l'Assemblée nationale (1) en 1974, Simone Veil explique : « si la loi est générale et donc abstraite, elle est faite pour s'appliquer à des situations individuelles souvent angoissantes ; [...] si elle n'interdit plus, elle ne crée aucun droit à l'avortement, et [...] comme le disait Montesquieu : “la nature des lois humaines est d'être soumise à tous les accidents qui arrivent et de varier à mesure que les volontés des hommes changent. Au contraire, la nature des lois de la religion est de ne varier jamais. Les lois humaines statuent sur le bien, la religion sur le meilleur.” »

Comment mieux dire en effet cette rupture entre la loi des hommes et celle qui se veut dictée par un Dieu tout puissant, entre la première qui protège du pire et la seconde qui n'en veut rien savoir ?

La question de la vie et de la mort a été pendant longtemps régie, en France, par la religion catholique. Avec cette loi sur l'avortement, la République prend le pas sur le discours religieux et impose d'affronter ce réel que Simone Veil nomme « le drame de l'avortement », drame qui s'enracine dans le corps féminin et mérite souvent, à ce titre, d'être qualifié d'événement traumatisque.

Si l'on a fait du désir d'enfant la manifestation d'un choix décidé, la question de l'avortement ne se pose pas en termes de désir, mais d'acceptation ou pas de procréer. À ce propos, la clinique nous enseigne combien l'enfant, en tant qu'objet réel, est promu à un destin qui met « le *wanted* ou l'*unwanted* de sa venue au monde » (2) au centre de son existence.

### *Sens commun : un éloge minimaliste*

On lit sur le site de Sens commun un tweet qui rend un étrange hommage à Simone Veil, extrayant de son discours à l'Assemblée nationale cette petite phrase : « Personne n'a jamais contesté, et le ministre de la Santé moins que personne, que l'avortement soit un échec quand il n'est pas un drame ». Isolée du reste du discours, cette phrase pourrait être interprétée comme une pensée pessimiste de Simone Veil, indiquant qu'elle considérait l'avortement comme un acte voué à l'échec et reconnu comme drame. Il suffit en effet de séparer le signifiant *avortement* du signifiant *femme* pour détourner le sens de la phrase. La suite en donne l'empan : « Mais nous ne pouvons plus fermer les yeux sur les 300 000 avortements qui, chaque année, mutilent les femmes de ce pays, qui bafouent nos lois et qui humilient ou traumatisent celles qui y ont recours ».



Sens Commun @SensCommun\_ · 30 juin

Notre société regrettera une personne capable de détermination et de nuance.

Personne n'a jamais contesté, et le ministre de la Santé moins que quiconque, que l'avortement soit un échec quand il n'est pas un drame.

SIMONE VEIL



16



137



128

Simone Veil n'a pas fait l'apologie de l'avortement, mais elle a pris en compte le fait que, dans la honte et l'angoisse, être enceinte pouvait s'avérer un drame, et l'avortement, dans le silence de la clandestinité, une mort annoncée. Elle a fait de l'IVG une question de santé publique car, de fait, l'acte médical permet justement d'éviter qu'il ne se transforme en drame – pourvu qu'il soit pratiqué dans de bonnes conditions sanitaires. En cela il est nécessaire. Considérer l'avortement comme un meurtre est une opinion, une interprétation au nom d'une vérité religieuse qui, en tant que telle, peut être vraie pour certains, en aucun cas pour tous.

### *La servante écarlate : une série à succès*

Sur nos écrans, une série américaine, *The handmaid's tale*, inspirée du livre de Margaret Atwood *La servante écarlate* écrit il y a une trentaine d'années et récemment réédité par Robert Laffont, rencontre un énorme succès (3). Sa résonnance avec la question de la liberté des femmes à enfantier *quand elles le veulent si elles le veulent* n'est sans doute pas de hasard. La fiction du livre a d'abord donné lieu à un film éponyme de Volker Schlöndorff sorti en 1990. Sa reprise, signée de Bruce Miller avec Elisabeth Moss dans le rôle de la servante, réactualise la question de la religion, de son pouvoir de soumettre les femmes à leurs fonctions génératrices au service des hommes. Il s'agit du retour à un obscurantisme aux relents nauséabonds où les femmes sont utilisées comme des utérus, à faire des enfants pour la jouissance d'autres. Leur corps ne leur appartient plus ; l'enfant qu'elles pourraient mettre au monde non plus.

Ce thème de la procréation obligée n'est pas sans écho avec l'idéologie qui consiste à glorifier la maternité quelles que soient les conditions qui l'entourent, ravalant les femmes à de purs objets au service de la reproduction. Le succès de cette série nous rappelle ainsi à quel point la lutte menée par Simone Veil reste plus que jamais d'actualité.

Le 28 septembre prochain, journée internationale du droit à l'avortement, un appel à une marche mondiale et à une mobilisation pour une harmonisation européenne du droit des femmes à l'avortement dans toute l'Europe, avec le Collectif « Avortement : les femmes décident ! », célébrera Simone Veil qui sut prendre la parole sur l'avortement, le légaliser et donner ainsi à chaque femme, le droit de choisir quand elle veut être mère ou pas.

1 : Cf. Discours de Simone Veil sur l'IVG, devant l'Assemblée nationale, 26 novembre 1974. à retrouver [ici](#)

2 : Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, , Seuil, 1966, p. 682.

3 : *La servante écarlate* a remporté l'Emmy awards 2017 de la meilleure série dramatique ce dimanche.

# Le « symptôme Catalogne » et la crise de l’État

## par Miquel Bassols



Voilà ! Après la dernière manifestation du 11 septembre à Barcelone (1), le prestigieux journal *Le Monde*, ainsi que plusieurs journaux internationaux, commencent à comprendre que la « question catalane » n'est pas le soufflé que les non-dupes prédisaient et qui devait se dissoudre par sa propre inconsistance, ni la connerie nationaliste de quelques égarés dans le romantisme identitaire.

Ils perçoivent aussi que ce qui est en jeu n'est pas seulement le destin des Espagnes (il y en a plusieurs), mais celui de l'Europe même (s'il y en a une) : « deux logiques s'affrontent dans une absence totale de dialogue. [...] C'est une spirale dangereuse – pour toute l'Espagne pour la Catalogne et pour l'Europe » (12 septembre 2017). Plus d'un million de personnes se sont mobilisées ces cinq dernières années dans les rues de Barcelone pour faire entendre un désir de construire une République, revendiquant son indépendance par rapport à l'Espagne et une inscription comme un nouvel État en Europe.

Le conflit institutionnel entre le gouvernement (national) espagnol et le gouvernement (régional) catalan s'est aggravé au point où il en va aujourd'hui, en Catalogne et en Espagne, de la défense de l'État de droit comme condition nécessaire à l'existence d'une démocratie.

### *Deux logiques*

La Catalogne a, dans l'histoire, fait plusieurs propositions de refonte de l'État espagnol – toujours en mal de se construire –, où elle pourrait avoir la place qu'elle pense mériter. Aujourd'hui, on ne sent pas qu'il y ait un projet qui permette à la Catalogne de se développer en Espagne, alors que sa singularité, qui est aussi son atout, ne reçoit trop souvent que mépris. Par contre, il y a de longue date un projet de République en Catalogne qui n'est jamais arrivé à trouver sa place dans l'État espagnol. Les forces souverainistes, partisanes de l'autonomie, ont aujourd'hui une majorité au parlement de Catalogne, mais on ne sait pas encore si elle correspond à une majorité effective dans la population. Les Catalans voudraient donner leur avis par référendum, et que ce référendum soit organisé en

accord avec l'État espagnol, comme cela a pu se faire en Écosse avec l'accord du Royaume-Uni ou au Québec avec celui du Canada. Or, cet accord s'est démontré impossible à obtenir de l'Espagne. Aussi en appelle-t-on maintenant au droit international comme au droit à l'autodétermination d'un peuple.

De l'autre côté, le gouvernement espagnol refuse ce que les gouvernements britannique et canadien avaient accepté. Il pose comme principe irrévocable l'unité indissoluble de l'Espagne. La droite du *Partido Popular* est au pouvoir depuis 2011 avec une majorité au parlement. Elle a réussi à suspendre le statut d'autonomie qui avait été approuvé par le parlement catalan et également par le parlement espagnol en 2010 sous le gouvernement socialiste de Zapatero. L'argumentation juridique s'appuie sur la lettre de la Constitution espagnole, qui ne peut être changée sans l'approbation de la majorité du parlement espagnol : elle ne permet pas de reconnaître un État *plurinational* et, moins encore, d'organiser un référendum d'autodétermination. Le *Partido Socialista*, qui un temps avait eu un courant fédéraliste, a finalement viré, non sans plusieurs contradictions, vers le soutien à la position du gouvernement de Madrid.

#### *Un symptôme et sa question*

Le conflit, que l'on définit quelquefois de façon maladroite comme « le problème catalan », s'est révélé encore une fois comme un symptôme irrésolu. Celui-ci est revenu à plusieurs reprises dans l'histoire de l'Espagne, avec la question de sa construction territoriale comme État. C'est un symptôme et non pas un trouble à effacer, mais chaque fois que ce symptôme s'est fait entendre, c'est la répression qui est tombée sur la Catalogne.



Cette question est centrale. Le nier, c'est courir le risque de se trouver à défendre, le sachant ou pas, la férocité du franquisme bien vivante encore dans une droite qui est unique en Europe, qui a traversé ladite « transition » démocratique sans avoir changé d'un iota ses idéaux nationalistes les plus rétrogrades. Le plus frappant est que la gauche qui, passée par cette transition, s'en était trouvée renforcée en défendant l'autodétermination des peuples des Espagnes, prend maintenant le contre-pied de cette position.

Les partis se montrent incapables d'offrir une alternative réelle à l'impasse politique que pointe le « symptôme Catalogne » avec sa question : *Que veux-tu, Espagne ?* Ironies du destin, le pari catalan pour la construction d'un État républicain se présente aujourd'hui comme le seul facteur qui mette en échec la continuité de la droite franquiste – il faut bien la nommer ainsi – dans le gouvernement espagnol. Et ce n'est pas sans risque : on peut le payer cher, très cher. Aussi il importe que les divers peuples d'Europe parviennent à entrevoir ce qui est en jeu et qui concerne chacun d'eux.

#### *Chacune des parties est sûre de son bon droit*

Du côté favorable au référendum, on souligne qu'à l'heure actuelle, plus de mille responsables politiques élus au parlement et dans les mairies de Catalogne sont poursuivis en justice pour vouloir que se tienne, le 1<sup>er</sup> octobre prochain, ce référendum que la plupart de la

population appelle de ses vœux. Pour empêcher ce référendum, le gouvernement espagnol a doté – de façon illégitime, disent les indépendantistes – le Tribunal Constitutionnel de nouvelles fonctions pour opérer ces actions précises au moment où il a décidé de clore de façon unilatérale toute négociation politique avec le gouvernement catalan. Sur cette voie, plusieurs directeurs de journaux et médias catalans, et même les responsables de la police autonome pourraient être bientôt poursuivis en justice. Aux yeux des indépendantistes, tout se passe comme si le gouvernement espagnol, impuissant sur le plan politique, faisait faire « le sale boulot » comme on dit, par des voies judiciaires, en collaboration ouverte avec le Tribunal Constitutionnel, sans séparation des pouvoirs qui vaille.



Côté gouvernement espagnol, l'argument reste intangible : les prétentions du gouvernement catalan sont « hors la loi ». Elles tombent hors de l'actuel « Estatut » catalan d'autonomie, hors des lois statutaires. Rappelons cependant que ces statuts ne sont pas ceux votés par le parlement et le peuple catalans en 2010, approuvés même par le parlement espagnol, mais qui furent annulés peu après par le Tribunal Constitutionnel – « *Todo atado y bien atado* » (tout ligoté et bien ligoté), comme disait le slogan franquiste bien connu.

### *Une politique de la conversation ?*

Il revient maintenant aux Catalans de faire valoir que l'enjeu n'est plus le projet d'un nationalisme identitaire, que c'est devenu l'existence d'un État de droit qui permette la liberté d'expression. On peut craindre en effet que la réponse espagnole reste du registre suivant : boycott des investissements dans les infrastructures de Catalogne, discrédit systématique de ses représentants institutionnels, projet explicite d'espagnoliser ses écoles (le ministre de l'éducation *dixit*), et maintenant répression manifeste de la liberté de pensée dans les divers médias.

L'alternative serait une politique décidée de la conversation. *Le Monde*, d'autres journaux internationaux et quelques instances européennes commencent à la recommander au gouvernement espagnol, alors que jusqu'à présent ils croyaient préférable de ne pas s'immiscer dans les « affaires internes » d'un État membre de la Communauté européenne : « Madrid doit entendre la revendication de centaines de milliers de Catalans qui défilent depuis cinq ans dans les rues et qui, à l'origine, ne demandaient pas l'indépendance, mais le droit à s'exprimer, comme ce fut le cas pour les Écossais. »

Faute de cette conversation, il s'agira sans doute d'une véritable crise d'État dans les Espagnes d'aujourd'hui, non pas d'un nouveau moment dans les spéculations d'une lutte électorale ou d'une confrontation de nationalismes qui ne pourraient se reconnaître entre eux.

Le symptôme Catalogne mérite donc une analyse précise et un débat courtois, également parmi nous. *Rel i Llamp*, le groupe qui impulse en Catalogne le réseau Zadig, suivra avec attention les événements et ce débat.

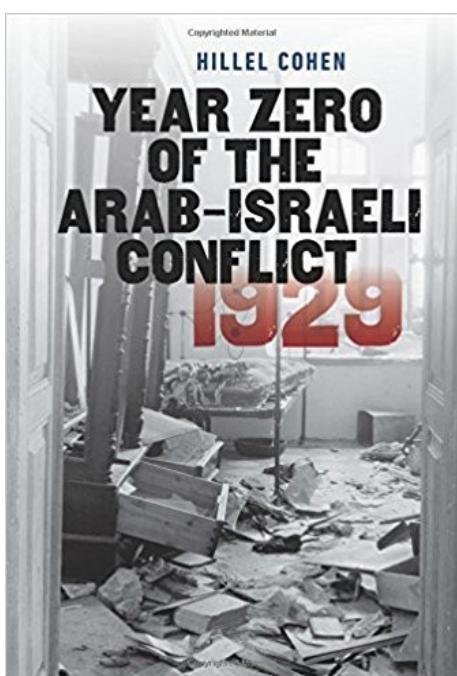
13 septembre 2017

1 : [Voir le reportage](#)

# NOUVEAU SOUFFLE SUR LE CHAMP FREUDIEN

***Shakla v'taria avec Hillel Cohen***  
**par Susana Huler**

Annoncée dans Lacan Quotidien n°732 comme le prochain pas au Shakla Vетария sur « Psychanalyse et Politique », s'est tenue à Jérusalem une rencontre-débat sur la nationalité palestinienne et ses idéaux avec le professeur Hillel Cohen, historien et auteur de Tarpat (1929) : Year zero in the Arab-Israeli conflict. Nous publions ici le texte d'introduction à cette soirée, ainsi qu'un écho à celle-ci par Susana Huler. — La Rédaction.



En introduction au *shakla v'taria*, je voudrais présenter plusieurs points concernant notre choix d'adopter l'orientation que Jacques-Alain Miller a souhaité donner à l'activité lacanienne dans le monde : faire se rencontrer psychanalyse et politique. Il dit clairement qu'il ne pense pas que ce soit une obligation dans chaque pays ni que cela doive se passer partout à l'identique.

La psychanalyse est une pratique qui établit un discours qui se réinvente, toujours neuf, chaque fois qu'un analysant rencontre un analyste. Un type de pratique, si l'on peut dire, qui va à l'encontre des identifications. L'engagement quant à l'inconscient, c'est-à-dire le consentement à savoir ce que nous refusions de savoir auparavant, donne nécessairement à cet affaiblissement des identifications une place centrale.

Dans son article « Être dans le champ politique comme analyste », paru dans *Lacan Quotidien* n° 736, notre collègue grec, Reginald Blanchet, affirme qu'il ne s'agit pas pour l'analyste d'être témoin ou commentateur de son temps, ni d'être un expert conseiller de son « prince », ni encore d'être l'organisateur de groupes de pression pour défendre les intérêts propres à la psychanalyse. Au contraire, il s'agit de s'intéresser et de s'engager d'une certaine manière au sein de l'activité politique.

Ceci conduit immédiatement à la question de savoir quels sont les traits et les compétences que nous reconnaissons aux psychanalystes et qui dessineront leur engagement politique.

Un analyste est quelqu'un qui s'est libéré de ses fantasmes, de ses idéologies et de ses préjugés. Il en résulte qu'il a la capacité d'écouter, de réfléchir et de raisonner avec une relative liberté. Dans son cours du 24 juin dernier, J.-A. Miller rappelle le mot que Freud utilisa pour décrire l'écoute en analyse : *Indiferenz*. On peut le traduire par *impassibilité* et ou *équanimité*, mais jamais par *neutralité*, *apathie* ou *impuissance*. Il s'agit toujours d'une sollicitude capable d'accorder la même attention aux énoncés les plus minimes et, par conséquent, toujours prête à être surprise ou, peut-être même, prête à ne pas comprendre trop vite.

Pour cette raison, il est essentiel que le réseau *Zadig* constitué par J.-A. Miller n'inclue pas de membres de partis politiques. En ceci, il tire son inspiration des propos de Simone Weil : personne en politique ne devrait être guidé par le programme du parti ou par une idéologie spécifique, mais seulement par sa propre *lumière intérieure*. Je vous prie de ne pas vous méprendre sur mes propos et de faire de moi quelqu'un qui croit qu'on trouve sa lumière intérieure en analyse. Ce que l'on trouve en analyse, c'est plutôt son obscurité intérieure et – avec un peu de chance – comment y naviguer.

Ce que je retiens de l'idée de S. Weil quant à la lumière intérieure, c'est qu'elle renvoie chacun de nous à notre solitude. Nous devons nous engager dans l'intérêt commun à partir de notre solitude individuelle. Souvenons-nous que Lacan, lorsqu'il fonde son École, parle également au regard de la solitude.

Dans une psychanalyse, nous voyons la vérité se déplacer. Non pas à la façon dont la porte-parole de Trump veut nous faire croire qu'il existe une autre version des faits, *alternatives facts*, mais bien que le mot veut dire une chose différente selon le moment, tout comme le mot a un effet différent sur le corps de celui qui parle et de celui qui écoute. Dire, par exemple, *avant la fondation de l'État d'Israël* qu'établir un État juif n'est pas judicieux, et dire maintenant que ce n'était pas judicieux ou bien de dire que cet État n'a *maintenant* pas le droit d'exister, ce n'est pas la même chose.

En tant qu'analystes, nous réinventons la psychanalyse avec chaque nouveau patient, sans quoi il ne peut y avoir de pratique analytique. La même chose est peut-être vraie pour ce qui concerne l'État d'Israël – il ne peut continuer à exister que si nous acceptons de le réinventer. En d'autres termes, la seule fondation et garantie de notre travail analytique et de notre engagement politique, c'est la conviction que nous avons quant au chemin que nous avons choisi pour nous-mêmes.

*Traduit de l'anglais par Betty Bertrand.*

---

## **“The palestinian nationality and its ideals” — an echo by Susana Huler**

This meeting held in Jerusalem on the theme: “The palestinian nationality and its ideals” was totally absorbing and not long enough as the speaker aroused many thoughts and emotions we wanted to talk about with him. His own “inner light” guides Hillel Cohen, as a speaker and a writer. He neither hides his own feelings nor is ashamed of not hiding them.

He is suspicious about knowledge — which is most intriguing coming from an academic. The fantasy, he says, that one can know anything is very destructive. Although he has not clarified this point further, following our orientation by the Lacanian concept of “the real”, we can assuredly agree with him. I understood his statement as a request for humility with regard to cognition and to the fit between real-life happenings and any sort of interpretive paradigm. On the other hand, H. Cohen does not refuse to know — which means one can learn a lot from him.

He is convinced that there is no possible understanding of what happens in Israel and Palestine without taking religion into account. For Arabs, for instance, the Jerusalem-Hebron area must be settled in order to protect the holy places from Western invasion. He made the point that even though Mecca and Medina hold precedence in Islam over Al Aksa we should not forget that in the vision of the Caliphate-to-be its capital city will be Jerusalem.

Zionism is equally incomprehensible without its religious dimension. “After all,” H. Cohen joked, “Zionism claimed that there was no God but that it was He who promised us the Land”.

Even Christianity has to be a factor in the equation: there would have been no Zionist movement without the British. It was their belief that the Return to Zion was a prerequisite and a precursor move of the Second Coming, which explains the Balfour Declaration and other historical events.

Prof. Cohen’s answer to the question of Palestinian nationality and its ideals was that the question was an impossible one — a highly interesting response given the theme of the meeting he was invited to. It shed light on what he had to say throughout the evening. He is a committed advocate of modesty. He described the exaggeration, the mistake involved in power and control. Zionism seems to have no idea on how to assess its achievements correctly, with the result that it is trapped in an endless race for power and sovereignty. Here I have to say that the speaker touched on a truth that psychoanalysis has long discovered — the baneful illusions of phallic-centredness, the *fata morgana*, which Lacan talks about in Chapter 21 of his seminar *Anxiety*, and which lead to the inevitable failure of the eternal lust for power.

I also took from this evening that there was no solution to the conflict between the Israelis and the Palestinians without a will on both sides for a measured existence. An existence beyond the illusions we see in our mirror. And this reminds us of a question that intrigued Freud: how is it that one people hates another people that believes itself to be the chosen one? After all, even if you believe in God you don’t have to believe someone who claims to be God-chosen!

Of all the issues raised by the audience I would like to mention two, which, in my opinion, opened up a debate and we had not enough time for it. Marco Mauas initiated the first on the effect of the Holocaust, a black hole in the history of humanity. Yoram Harpaz launched the second: he said that his experience of teaching in a school to Moslem pupils had taught him that irony was quite alien to their way of thinking; they thought religious texts shall be understood directly, with no idea of the twists and turns of interpretation, and so distant from people who saw themselves living in a post-modernist era. Both points indicate that we need to learn how to hold a dialogue between a discourse which follows a Master and another one sustained by people who presume not merely to be master-less but even to live in the absence of master-signifiers.

---

# Écho du 1<sup>er</sup> Forum de Zadig-Wien

par Gil Caroz



Inspiré par le souffle donné par Jacques-Alain Miller ces derniers mois, un comité du *Viennese Psychoanalytic Seminar* (1) (VPS) s'est mobilisé de façon remarquable dans l'organisation du premier Forum de *Zadig-Wien*. Il s'est tenu le 9 septembre, sous le titre : « La peur de l'étranger : discours ou ségrégation », à la Brotfabrik – ancienne grande usine à pains, ayant jadis appartenu à une famille juive, et devenue depuis 2009 un centre culturel accueillant de nombreuses institutions d'art moderne. Une vingtaine d'orateurs (2) ont répondu présent à l'appel d'y participer, lancé à chacun, un par un.

À Vienne, ancienne capitale de l'Empire austro-hongrois aux portes de l'Europe vers l'orient, la sensibilité à la question de l'étranger vient de loin. Elle a été réactualisée récemment quand les habitants se sont trouvés en première ligne pour accueillir les dernières grandes vagues de migrants vers l'Europe occidentale (3). Ce fut tangible lors du Forum. Les échanges très féconds relatifs aux questions d'identité et d'identification, ainsi qu'à la peur de l'étranger ont permis d'interroger les sources de la haine. L'instrumentalisation politique des peurs a été relevée, mais aussi les effets nocifs de certains usages de la langue.

C'est à la fin de la soirée que s'est révélé avec force le monstre d'une vérité locale connue de tous. Nous avons pu entendre que l'Autriche vit toujours avec les spectres de la nazification lors de l'*Anschluss*. En 2015, le journaliste Peter Blau avait déjà témoigné dans *Lacan Quotidien* (4) du fait que l'Autriche est à la traîne par rapport à ce qui a été réalisé en Allemagne sous le nom de *Vergangenheitsbewältigung*, c'est-à-dire un travail d'élaboration permettant d'assumer le passé, d'assumer ce qui a été commis par l'État pendant la Seconde Guerre mondiale. La question du passé nazi de l'Autriche a été soulevée dans les années 1985-1986 au moment de « l'affaire Waldheim », mais le travail de dénazification est aujourd'hui loin d'être accompli. Nous en avons les signes les plus clairs. Par référendum, les élections législatives, qui devaient avoir lieu en 2018, ont été avancées d'une année au 15

octobre prochain, dans un contexte de perte de vitesse importante des partis traditionnels de centre gauche (Parti social-démocrate d'Autriche – SPÖ) et de centre droit (Parti populaire autrichien – ÖVP). On note une montée inquiétante du Parti de la liberté d'Autriche (FPÖ), parti populiste d'extrême droite, dirigé entre 1986 et 2005 par le négationniste notoire Jörg Haider, ayant une idéologie convergeant avec celle des ennemis du genre humain. Nous constatons donc les effets préoccupants de l'absence de dénazification dans de larges fractions de la société autrichienne.

Nous comprenons la préoccupation exprimée par le président autrichien Alexander Van Bellen, dans le message de soutien qu'il a rédigé à l'adresse du Forum. Il souligne l'importance d'une « Europe unie, qui a tiré les leçons des guerres et des idéologies inhumaines », rappelant qu'à l'époque du national-socialisme la psychanalyse a été stigmatisée comme « science juive » et que Freud a été contraint, avec d'autres psychanalystes, de fuir le régime devenu totalitaire. La nécessité n'en est que plus évidente, ajoute le président, qu'aujourd'hui des psychanalystes, en coopération avec d'autres forces démocratiques et intellectuelles, s'engagent dans un débat au-delà du populisme et pour une Europe libre.

Nous comprenons aussi l'inquiétude manifestée par Thomas Reindl, membre du SPÖ, président du Conseil de la ville de Vienne, présent au Forum en tant que représentant du maire. Il a mis en relief le moment de crise que nous vivons en Europe et plus particulièrement en Autriche.

Mais la situation n'est pas sans espoir. 360 participants sont venus au Forum *Zadig* de Vienne. La plupart n'ont pas suspendu leur présence tout au long de l'événement, de 18h à minuit – ne se souciant pas de sortir, contrairement aux mœurs locales, avant l'heure où les restaurants n'accueillent plus aucun client.

Les échos que nous recevons des orateurs et du public manifestent l'importance de cet événement inédit. Il y a donc eu du répondant à l'initiative de ce premier Forum, bien au-delà de la petite communauté analytique. C'est le signe qu'un réel a été touché à Vienne, un réel qui appelle à être traité en urgence. Qui fera connaître un désir décidé de prendre la suite de l'action ? Les psychanalystes autrichiens du VPS ont fait un premier pas. Ils n'ont pas d'autre choix que de poursuivre.

1 : Le *Viennese Psychoanalytic Seminar (VPS)* est une collaboration entre le *Neues Lacansches Feld Österreich* (Nouveau champ lacanien en Autriche) et le Champ freudien. Cette collaboration a été impulsée par Jacques-Alain Miller en 2014.

2 : *Invités* : Isolde Charim, Erhard Busek, Kurt Langbein, Paul Lendvai, Hosea Ratschiller, Wolfgang Petritsch, Gudrun Harrer, Michael Genner, Tina Leisch, Heide Schmidt, Stephan Schulmeister, Andreas Peham, Thomas Maurer, Birge Krondorfer, Caspar Einem, Ruth Beckermann, Marwa Sarah, Josef Hader, Gregor Seberg, Virgil Widrich. *Discutants du Champ freudien* : Lilia Mahjoub, Avi Rybnicki, Gil Caroz

3 : « Assumer son passé », interview de Peter Blau par Gil Caroz, *Lacan Quotidien*, n° 536, 20 octobre 2015.

4 : *Ibid.*

# **Lettre du Président Fédéral d'Autriche lue en ouverture du Forum Zadig-Wien**



## **Le Président Fédéral**

Alexander Van der Bellen

Chers participants au forum « La peur de l'étranger – ségrégation ou discours », Mesdames et Messieurs,

C'est avec un grand plaisir que je vous souhaite la bienvenue ce soir.

Lorsque Avi Rybnicki m'a parlé de l'intention du « *Viennese Psychoanalytic Seminar* » d'organiser cet événement, cela a tout de suite éveillé mon intérêt. Les sujets que vous allez aborder représentent en grande partie les défis majeurs que l'Europe d'aujourd'hui doit relever d'urgence.

« Les autres » et « l'étranger », voilà un sujet politique devenu quasiment omniprésent depuis quelque temps. Le fait que de nos jours ces deux notions suscitent aussi la méfiance et la peur est surtout dû aux débats politiques ainsi qu'à la manière sans scrupules d'exploiter ces enjeux en politique. Il ne fait aucun doute que l'immigration et toutes les différences culturelles et religieuses qui y sont liées constituent un véritable défi pour la politique et pour notre société en tant que telle.

Mesdames et Messieurs, tout d'abord, je tiens à préciser que j'estime qu'il n'est pas judicieux de nier ou de minimiser les craintes, les inquiétudes ou les tensions au sein de la société. Je pense également que nous tous – et cela vaut notamment pour les responsables politiques – devons faire face à ces problèmes dans le cadre d'un débat sérieux. Nous avons le devoir de mettre en évidence et de promouvoir les possibilités et les perspectives d'une intégration réussie.

Ceux qui attisent la peur ou même l'alimentent pour en tirer profit en politique nous conduisent inéluctablement vers une impasse. Nos débats et réflexions sur ce sujet doivent se faire dans le respect de la dignité humaine et des droits de l'homme ainsi que des valeurs de la démocratie et de la solidarité, c'est-à-dire dans l'esprit d'une Europe unie qui a tiré les leçons des guerres et des idéologies inhumaines. L'Union européenne est la réponse à l'histoire meurtrière du siècle passé. Aussi devons-nous apporter les bonnes réponses européennes aux nouveaux enjeux de notre temps.

Permettez-moi d'exposer encore une autre idée très importante à mes yeux : la psychanalyse fut inventée ici à Vienne par Sigmund Freud. À l'époque du national-socialisme, ce dernier a dû, comme beaucoup d'autres psychanalystes, fuir un régime totalitaire. La psychanalyse fut stigmatisée comme « science juive » – cela concernait d'ailleurs toute la pensée libre. Pour cette seule raison déjà il me paraît évident que ce soient aujourd'hui des psychanalystes, en coopération avec d'autres forces démocratiques et intellectuelles, qui s'engagent pour un large débat au-delà du populisme ainsi que pour une Europe libre et respectant la dignité de chaque être humain.

Je salue des initiatives constructives de la société civile comme l'événement de ce soir. L'idée d'un débat multidisciplinaire avec des artistes, des responsables politiques et d'autres personnalités me semble particulièrement importante.

Je vous souhaite des discussions enrichissantes et un prélude réussi pour votre engagement en faveur d'une Europe de paix et d'humanité.

# Lacan Cotidiano



*El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan*

nº 21

---

## SUMARIO

De la transmisión y el amor al psicoanálisis — *Maria Navarro*

En el instante de la mirada... aún — *Edna Gómez*

## LA MOVIDA ZADIG

¡Up! — *Anna Aromí*

Heréticos — *Gabriela Camaly*

El síntoma Catalunya y la crisis de Estado — *Miquel Bassols*

---

## De la transmisión y el amor al psicoanálisis

**María Navarro (Málaga)**

Asisto con perplejidad a un escenario que me resulta inquietante. No en el sentido de la locura —la locura está en el texto, es germen de vida. Vida que no es sin lo real, que a su vez viene siempre articulado a la muerte.

Un borde inalterable. Vida y muerte, conceptos altamente freudianos que Lacan trasmite atravesando la dificultad, o no, de la autorizada institución psicoanalítica a la perteneció en su momento y a la que pone fin dando paso a su Escuela. Otra vez muerte y vida.

Fue valiente. Como valiente y llena de vida es la apuesta de llevar al psicoanálisis a la política. Valentía que, considero, forma parte de entrada en cualquier compromiso de aquel que se aventura en un análisis. El psicoanálisis no es sin la política; la del inconsciente, la de lo real y la otra, la que nos

pone en el brete de tomar decisiones en lo social, en tanto portadores de un discurso que debe su existencia a la libertad de la lengua que navega en las palabras.

Perplejidad entonces por asistir a un escenario donde se sostiene, en ocasiones de manera discriminatoria y acusadora, un discurso que, más que enriquecer en la deriva de nuestro compromiso como psicoanalistas, resuena en mi memoria al discurso bipartidista de una guerra. Aquí, en España, no lo olvidemos, venimos de una dictadura no tan lejana. Aún tenemos muertos por desenterrar para darle una sepultura digna. Yo misma he padecido el dolor de los caminos que dejó el éxodo propiciado por Millán Astray y sus secuaces —en Málaga fue particularmente cruento— y la resonancia de un discurso que si tal vez hoy no se muestra tan presente como el de Marine Le Pen en Francia sí que se anida en muchos corazones de este país y, por supuesto, sin que se identifique con el ya tan popular y manoseado término populismo, pues parece según leo, que está siempre adjudicado a “los otros”, los que deciden destruir; término que no deja de ser un significante confundido con la pasión que acuña las huestes de lo imaginario, también podríamos pensarlo de otro término muy utilizado en los textos que leo con el deseo de aire fresco, que es el de identificación. ¡Solo los populistas y destructores parecen que se identifican!, y parece que *ad libitum*. También el de izquierda da lugar a confusiones. El de derecha es más claro.

Perplejidad por escuchar y leer entre líneas de muchas de las aportaciones que se han manifestado tras la conferencia de JAM el pasado mayo en Madrid donde propone un nuevo momento donde la implicación es la política —algunas altamente teóricas, bien comandadas por el saber referencial; otras, repetitivas y otras, a las que agradezco su lucidez y claridad, en relación a determinadas posiciones, momentos y hechos históricos de la política de países vecinos, aunque no solo de frontera, sino también de la lengua— un discurso que atenta contra la singularidad, contra el latido que, siempre he creído, bombea el corazón de la Escuela de Lacan y a la que pertenezco no solo por ser miembro desde hace muchos años, sino por la transmisión que he recibido que hace al amor por el psicoanálisis, que siempre sentí que es el que la sostiene. Uno por uno, más allá de lo imaginario, hacia lo real. Un real que no hizo vacilar ni a Lacan ni a JAM ni a aquellos que no temen nombrar el fin si eso conlleva seguir en el filo del poema, que hace del psicoanálisis una palabra de *amor*.

## En el instante de la mirada... aún

Edna Gómez (Ciudad de México)

Leo a una colega que dice estar en el tiempo de comprender y yo puedo decir que estoy en el tiempo de tratar de comprender. Se une mi indignación personal ante la imposición de los discursos totalitarios que nos amenazan, desde la derecha, desde la izquierda, y trato de sostenerme en principios psicoanalíticos que me permitan tener más claridad en contextos de oscuridad. ¿Qué puedo hacer como analista?

¿Cómo ser consecuente con estos principios, primero en mi práctica? Basta con decir que respeto la opción personal de un analizante y que lo que me interesa es que se cierra la marca singular, que ineludiblemente tendrá efectos en dicha opción? Eso, hablando del analizante, pero exactamente igual en la analista también, ¿cómo hacer con esa marca, con sus efectos en mi vida

privada y pública?

No tengo respuestas acabadas, creo que el ejercicio que puedo hacer, en este tiempo de tratar de comprender, es formular ideas, definir posturas, que puede ser que las rectifique, como cuando se escribe y se escribe alrededor del vacío esperando que allí aparezca la obra del alfarero y que lo que surja sea de verdad escritura.

Nos hemos reunido en nuestra sede, hemos intercambiado correos, no lo suficiente aún, urge una mayor conversación, escuchó por ejemplo, preguntar si democracia no es acoger las posiciones más opuestas, los que quieren blanco y los que quieren negro y que eso pueda coexistir y ser una práctica en las escuelas, porque para ambas opciones hay grupos que valoran sus acciones, enunciando eso como signo de libertad. Pareciera que sí, pero creo que en esa práctica se introduce la lógica del grupo, de la masa, las identificaciones que sostienen el deseo de uno solo y eclipsa el de los demás, con el agravante del autoengaño de que se defiende a ultranza el propio deseo. ¿Será eso democracia, realmente, como forma social que permita una gobernabilidad con una tolerable libertad? ¿Será eso libertad?

Continúa la indignación en mí, no encuentro la fórmula, no es eso. Porque, ¿cómo tolerar lo intolerable de la violencia mortífera que va desde la criminalización de la disidencia, al arrasamiento mortal de los valiosos cuerpos, no sólo por pertenecer a jóvenes llenos de futuro sino como simplemente humanos, reducidos a lo que estorba al “proyecto revolucionario” y por lo tanto eliminables. El imperio de la pulsión de muerte como forma de gobierno, el rechazo a las preferencias del otro.

Quiero pensar que tenemos un poder allí al hacérsenos posible una lectura con los conceptos freudianos y lacanianos, al tener algunos elementos de análisis como el concepto de extimidad, que nos deja saber que en ese rechazo al goce del otro, hay a la vez un rechazo a lo más íntimo, la zona oscura como corazón de la violencia.

Dándole la vuelta a la frase de Miller en su conferencia *El inconsciente y el cuerpo hablante*, “Analizar al *parlêtre* es lo que ya hacemos, tenemos pendiente saber decirlo”, me digo, que teniendo conceptos que hacen posible una lectura, tenemos ahora que saber hacer con ellos.

En un tiempo de desorden de lo real, en el que las formas de gobierno democráticas en el sistema capitalista, neoliberales, dejan mucho que desechar, dejan a muchos carentes y decepcionados, como calderos donde se cuecen los caudillos populistas mesiánicos, con proyectos totalitarios, donde lo simbólico fracasa, pongamos a prueba otra propuesta de Miller en la misma conferencia: “Analizar al *parlêtre* exige una partida entre delirio, debilidad y embaucamiento”, nudo de lo imaginario, simbólico y real. “Es dirigir un delirio de tal modo que su debilidad ceda al embaucamiento de lo real”. Pasando de la debilidad como embaucamiento de lo posible (...) dirigir el delirio de tal modo que su debilidad ceda al embaucamiento de lo real”. Para esto se requiere que uno consienta a que eso es eso, pero puede hacer algo con eso, aunque sea un sinsentido. Entonces, ¿qué deducción hacer desde el tratamiento de la economía del goce en singular, al goce desparramado en violencia, sino que justamente se trata de la debilidad de los proyectos delirantes, neofascistas en Europa, del extremismo islámico y del llamado socialismo del siglo XXI en varios países latinoamericanos, del goce encerrado en un real sin sentido? Parafraseando a Miller, ¿qué discurso montar para que los semblantes atrapen un real?

Jacques Alain Miller ha orientado el estudio de Lacan y el ejercicio de los psicoanalistas en la AMP para estar a la altura de su tiempo, y ha defendido los derechos civiles en coyunturas cruciales: los de la psicoanalista siria Rafah Nayed, en el 2011, promoviendo en gran parte del

mundo la indignación por su detención; los de los autistas a no quedar restringidos a un solo tipo de atención oficializado, su solidaridad impulsando el Debate Venezuela y los de los ciudadanos en Francia amenazados por el neofascismo. Por todo esto, estoy muy atenta a lo que nos traiga *Heretic*.

## LA MOVIDA ZADIG

### ¡Up!

Anna Aromí (Barcelona)

Hubo un tiempo en que las cosas parecían moverse como los ascensores, de abajo arriba y de arriba abajo.

Cada uno podía imaginar que estaba abajo, que el gran Otro estaba arriba, y que de allí manaba lo importante: desde consignas con las que pensar y pensarse, hasta dinero para gastar y gastarse.

En el psicoanálisis, esa época vertical vio como una selva de grupos, organizados alrededor de un líder, se transformaba en Escuela, hasta en una Asociación Mundial. Movimiento de reconquista del Campo freudiano en el que Jacques-Alain Miller empleó su saber y su deseo.

Conocí esa época de *Aufhebung*, lo considero un privilegio. Nunca hubiera pensado que formalizando una Escuela se aprendiera tanto psicoanálisis. Todavía hoy me sorprendo de la naturalidad con la que el pase presidía cada reunión o Jornada, y desde el primer momento. Nada de especialistas. Donde se trata de Escuela, el pase campa a sus anchas.

*Aufhebung* es el término alemán que Freud toma de Hegel para nombrar un proceso de superación que consiste en anular un elemento elevándolo a una categoría superior. Lacan también lo usa, por ejemplo en el seminario *La angustia*, para mostrar la transformación de ciertos elementos imaginarios en simbólicos.

Una *Aufhebung* es pues una elevación con sustitución y pérdida. Una creación por transformación dialéctica.

\*

Pocos días antes del inicio de *La movida Zadig* hubo una reunión en Madrid de los responsables del Instituto del Campo freudiano en España con Jacques-Alain Miller. Allí pesqué un significante que después he tenido oportunidad de escucharle decir varias veces: *Upgrading*. Me he interesado por él.

*Upgrade* es un término inglés que significa mejorar, actualizar, ascender. *Upgrading*, en la gestión empresarial, es la oferta de un producto o servicio de categoría mayor a la contratada. Un extra que se agrega a lo contratado por el cliente que a veces se utiliza para fidelizarlo o como compensación por haberle causado previamente algún malestar.

A diferencia de lo que ocurre con la *Aufhebung*, con el *Upgrading* no hay sustitución ni pérdida. Con *upgrade* se añade algo pero no se pierde nada; se sube de escalón, pero el escalón

## —Lacan Cotidiano—

inferior no desaparece.

Tampoco hay ejército, ni reconquista, ni enemigos. ¿No hay enemigos? Lo que hay es localización de síntomas, ejercicios de recorte. Luz y taquígrafos.

*La movida Zadig* está hecha para no cambiar nada, aunque su solo movimiento lo cambia todo. Pero nos equivocaríamos si pensáramos que lo único importante es el nuevo escalón, porque no es así, aunque por ser nuevo sea lo más brillante. Tan importante como lo nuevo es la empresa eterna de despertar el deseo de emulación. Zadig, como Scilicet, dice: Tú puedes saber, tú puedes entrar, tú puedes moverte.

Para el psicoanálisis, Zadig es más un escabel que un escalón.

*La movida Zadig* es una inoculación generalizada del deseo de moverse, del deseo de subir. *jUp!*

Pero si este *jup!* fuera fácil no necesitaría ninguna movida.

\*

En el Foro del 18 de abril, en la Mutualité, una joven universitaria de nombre Silvie situó un problema con gran precisión. Según las encuestas el treinta por ciento de los jóvenes franceses (de 18 a 24 años) votaban al Frente Nacional. Es enorme, ¿pero por qué? Ella decía que los jóvenes conocen la violencia de la guerra por las pantallas, pero que no relacionan ese partido con las historias de la II Guerra Mundial que conocen por sus abuelos.

Me interesó el “no relacionan”.

En el auge de los populismos, en la parquedad o ingenuidad de las respuestas... quizás no solo hay las servidumbres voluntarias a un líder.

Quizás también hay un problema de lectura.

Para leer hay que haber establecido que  $S_1$  y  $S_2$  son distintos. No solo eso, sino que uno no vale por el otro. No todo vale igual. Habría que entender bien qué es la democracia, porque no hay que confundir el *todos iguales* ante la ley con el *café para todos*.

Leer lo que ocurre, así sea en papel, en internet o en los ojos del ser amado, requiere distinguir algunos significantes y relacionarlos unos con otros. Que no haya una proporción sexual, escrita para los habitantes del lenguaje, no significa que los significantes no copulen entre ellos. Lacan decía que no hacen otra cosa.

En esta copulación es donde la operación analítica consiste en aislar algunos significantes, como “desdiabolización”, para leerlos.

Un psicoanálisis enseña a leer y a leerse. Primero en los significantes del Otro, después en el deseo que se desliza entre ellos y, al final, en unas pocas letras que no quieren decir nada.

Es entonces cuando un analista puede quizás alcanzar su nivel más laico: respeto por el real, amor por el síntoma.

Tratar el síntoma es un acto. Se acompaña de horror pero también de satisfacción, y la alegría no le está prohibida.

Los señores políticos deberían frecuentar Freud, les está haciendo falta.

## Heréticos

Gaby Camaly (Buenos Aires)

*Escansión en diez puntos de la Conferencia de JAM en Turín: "Elogio de los heréticos" (1), a partir de la escucha de los fragmentos publicados en Radio Lacan.*

Recién escuchada la intervención de JAM en italiano y en francés. Impactada, hago mi lectura en el entrecruzamiento con la Conferencia pronunciada en Madrid y la creación de Zadig. El 11 de junio JAM anuncia: "Campo Freudiano, año cero. Todo recomienza, sin ser destruido, para llevarlo a un nivel superior" (2). Anuncia así que retomará su curso bajo la forma de un "Seminario de política lacaniana". Las citas serán en Turín, en París y una de ellas en Buenos Aires. Se trata de hacer existir el psicoanálisis en el campo de la política para "inscribir para siempre la enseñanza de Lacan en el discurso universal" (3). JAM lo hace con Freud y con Lacan, pero va más allá, en nombre propio. Es el paso de JAM 2. No está solo. Nos conmina a acompañarlo. Nos vamos sumando, cada uno a su tiempo y con su estilo. No podría ser de otro modo. En Madrid, JAM ha golpeado como nunca antes en el corazón de las identificaciones que hacen masa para agujearlas, reenviando a cada uno a su radical soledad. Hoy estamos bajo los efectos de aquella interpretación.

JAM extrae del último Lacan el significante que deviene nuestra brújula, *Heretic* (4), en inglés, la lengua de Joyce. Es el nombre de la nueva revista *on line*, una "publicación con referencia a Lacan y sin dogmatismo alguno, una suerte de conversación infinita en el mundo", un mundo-inmundo como decía Lacan. ¿Y Freud, se pregunta? "Freud es la base de todo eso, en tanto que dijo que *die Individualpsychologie ist daher von Anfang an auch gleichzeitig Sozialpsychologie*" (5). *Heretic* será, a partir de Turín, *Heretics*, en plural.

Me permito realizar una escansión en diez puntos, a mi criterio fundamentales para orientarnos en el trabajo apenas comenzado, llevar el psicoanálisis a la política y adentrarnos en ese campo, pero sin perder nunca la brújula que conviene al deseo del analista.

1. *El Herético no existe*. El primer movimiento de JAM es el de señalar que en las primeras páginas del *Seminario 23* Lacan define a Joyce, al igual que a él mismo, como un herético. La herejía joyceana se despliega en una doble perspectiva. Joyce es herético respecto del síntoma de Santo Tomás de Aquino, el *sinthome madaquin*, el cual es el síntoma de la ortodoxia eclesiástica de la iglesia triunfante como potencia teológico-política. Ante eso, Joyce opone su particularidad de irlandés que desea la independencia de la ortodoxia imperante. Lacan nombra entonces otro modo del síntoma, el *sinthome roule*. Pero Joyce era también herético en su arte y se destaca de todos los cánones del estilo neoclásico que prevalecían en Francia en la época de la aparición del *Ulises*, el cual fue publicado por primera vez en París en 1922 y en una lengua extranjera, el inglés.

Sin embargo, y aunque JAM ha escrito el término *Herético* de Lacan con mayúscula como el nombre de la nueva publicación del Campo freudiano, revela que en realidad no existe "el Herético", con la "H" mayúscula, es decir, el Herético por excelencia. Existen solo heréticos, en plural. Es decir, no hay esencia del herético, no habría idea platónica que permita definirlo en

tanto tal. En todo caso, el “concepto de herético” (6) está sostenido por la lógica definida por Lacan del no-todo. La revista se llamará, por lo tanto, *Heretics*.

2. *El heresiárca*. El segundo movimiento que realiza JAM consiste en desarrollar el concepto de “herético”. Ahora se trata de sostener contrariamente a lo afirmado en el primer momento- que sí existe “el Herético” con la “H” mayúscula y en singular, cuyo artículo determinativo “el” indica su naturaleza esencial. En este segundo momento, “el Herético” existe pero es el momento en el que el herético se convierte en heresiárca, es decir, aquél que es el jefe de una secta herética. Este ha sido el caso de Ario, Manes, Montano y Lutero, entre otros citados por JAM. Con el advenimiento del heresiárca, comienza la dialéctica infernal que transforma al herético en un nuevo dogmático, que transforma a la ex-herejía en un nuevo dogma. En este movimiento, el discurso del amo retoma el timón en sus manos. Y nosotros, psicoanalistas lacanianos, alumnos de Lacan, creemos, queremos ser heréticos. Las respuestas que JAM ha recibido de los colegas de la AMP luego de haber anunciado la nueva publicación *Heretic* dan testimonio de esto. En efecto, somos discípulos de un analista que fue excomulgado por sus pares.

3. *La iglesia psicoanalítica, marca del padre*. En este paso, JAM pone en tensión la ortodoxia freudiana y la herejía lacaniana. El término “excomunión”, elegido por Lacan para nombrar la prohibición que le fue hecha de continuar formando analistas, traducía su interpretación del deseo de Freud. Freud pensó que era necesario establecer una ortodoxia en el psicoanálisis en intensión y una “ortopráctica” en el psicoanálisis en extensión. En suma, Freud ligó el psicoanálisis a una iglesia internacional encargada de decir lo verdadero sobre lo verdadero, autorizada a sostener un ejercicio imposible del poder a partir de la posición de un metalenguaje, con todas las consecuencias previstas de tal cosa: inquisición, intolerancia, caza al hereje, exclusión. De este modo, cuando la cuchilla cayó sobre la cabeza de Lacan, que había sido la puesta en juego de las negociaciones entre las facciones internas de la IPA, JAM afirma: “Lacan murió”.

4. *Lacan, gran heresiárca*. Murió el Lacan miembro dócil de la IPA, el Lacan amable, aquel que había estado en todos los congresos de la Internacional, el fiel lector del *International Journal*, el comentador agudo de sus principales autores. Y, dado que había sido condenado como herético, Lacan decidió renacer como heresiárca: puso su nombre al lado del de Freud y creó su propia Escuela. Aquí JAM señala la cuestión fundamental: el Lacan 2 no dedicaba todos sus esfuerzos a una disidencia. Al contrario, Lacan se presentó al mundo como el promotor de un retorno a Freud.

5. *La dialéctica herejía-ortodoxia continuará*. En este punto, la operación que JAM realiza es la de apuntar contra el ideal. Mejor estar advertidos: la dialéctica entre la ortodoxia y la herejía no se detendrá. Con toda seguridad, siempre habrá una dialéctica entre heréticos y ortodoxos. Se sitúa entonces el problema: escapar de los significantes de la religión es difícil; podemos decir que nadie está libre de la tentación de volver a ellos. Incluso llega a afirmar que cada día esta dialéctica se extiende aún más en el campo freudiano y, según JAM, el momento actual es solo el comienzo.

6. *¿Qué quiere el herético? ¿Heretic, che vuoi?* JAM plantea la pregunta y dice que para responderla espera la colaboración del Campo freudiano. Sin embargo, señala la orientación: un herético quiere no tener iguales, quiere estar separado de cualquier conformismo pero, a la vez, asociado a otros también disímiles porque para pensar necesita conversar e intercambiar con los otros. No se es herético en la soledad.

7. *La nueva Academia de los heréticos.* JAM evoca el deseo de Lacan. Lacan no quería hacer de los AE una clase cerrada, reservada solo a aquellos que habían hecho un análisis y que habían atravesado con éxito la prueba del pase. Él evocaba con cierta nostalgia la agitación intelectual que había precedido la entrada del discurso de la ciencia al inicio del gran siglo XVII, donde se cruzaban las personas y las producciones de las matemáticas, de la física-matemática y del humanismo en la Academia parisina de ciencias. Lacan decía que estas personas hacían el pase. Lacan también soñó que la École Freudienne de París fuese como la Academia parisina. Es en este momento cuando JAM afirma que, ante las generaciones que han crecido en el campo freudiano y las nuevas generaciones que llegan, más inteligentes y brillantes que las que él ha conocido en torno a Lacan, se siente capaz de conducir “la nueva Academia parisina de los heréticos”, abierta también a los no-analistas, tal como siempre la quiso Lacan.

8. *La guerra del gusto.* JAM avanza hacia la diferencia absoluta. Lo que cada uno tiene de símil con los otros es el fundamento de los derechos del hombre, animal político, que habla pero que no habla solo, salvo cuando está loco; es lo que el poeta francés François Villon llama la “hermandad humana”. También recuerda lo que cada uno tiene de diverso. En este punto, JAM recurre a los tres principios del sentido común según Kant: 1. Pensar por sí mismo; 2. Pensar poniéndose en el lugar de los otros, y 3. Pensar siempre de acuerdo consigo mismo. Es evidente que el tercer principio es problemático para nosotros. ¿Puede haber una similitud del sujeto consigo mismo? No, si el sujeto está dividido; pero al mismo tiempo hay una exigencia lógica de no tener un discurso contradictorio. En esta línea, JAM desarrolla de qué modo estas dos perspectivas pueden armonizarse. Así, hace referencia al problema que Kant llama “el juicio del gusto” donde, efectivamente, no hay criterios objetivos de la verdad y donde cada uno evoca el sentimiento de los otros sin estar seguro. Por esto, JAM trae en juego la expresión de Philippe Sollers “la guerra del gusto” que permite localizar que a nivel del gusto no hay paz. Si bien en la época de Kant se podía todavía creer que todos podían compartir la misma estética, ahora sabemos que eso no es más posible. Cada uno debe elegir su propia vía en la estética. Los artistas son heréticos porque eligen una vía particular.

9. *La riqueza de la herejía o la luz interior.* Finalmente, la riqueza esencial de la herejía es que no existe una vía universal donde aprehender la verdad, como sí sucede con las matemáticas. En cambio, cada sujeto debe elegir la vía de la cual aprehender la verdad. Esta vía no es universal, no está definida esencialmente por la increencia ni por la desviación, sino por la elección. Y, por lo tanto, JAM promueve la modificación del segundo principio kantiano. En vez de pensar poniéndose en el lugar del otro, como si el lugar de cada uno de los otros estuviera constituido y el sujeto debiera ponerse en conformidad con ese lugar, se trata en cambio de poner a cada otro en el lugar del sujeto. Es ahí, en este punto preciso, donde JAM ha introducido a Simone Weil. Ella considera que es un derecho imprescindible del sujeto el hecho de juzgar según la propia luz

interior. Ella sostiene que el partido político es la máquina que destruye la luz interior porque obliga a seguir la línea del partido.

10. “*Preferir a los eligen*”. En su práctica, el analista está en la misma posición que el escéptico: suspende el juicio. Los problemas comienzan cuando el analista quiere continuar suspendiendo su juicio en los hechos políticos, es decir, continuar sin elegir. Jam afirma que en la crisis actual del Campo freudiano hemos visto, sobre todo en relación con la Argentina, a alguno que proponía la teoría de no elegir sosteniéndola como el cúlmine de la posición del analista, mientras que en verdad es sólo una teoría del doble juego. No elegir quiere decir no ser heréticos. Y los que no eligen son siempre los conservadores, los ortodoxos, los dogmáticos, que no necesitan elegir porque tienen el poder. Entonces, JAM presenta su principio personal: “En el discurso analítico, siempre preferir a aquellos que eligen, aun cuando no eligen como yo. Los prefiero a ellos antes que a los que no eligen”.

Finalmente, bajo el efecto de haber escuchado a JAM 2 en Turín, una pequeña reflexión. Nosotros, analistas del Campo freudiano, nos deseamos a nosotros mismos heréticos. No está dicho que lo logremos y mucho menos que sepamos aceptar la herejía de los otros. Lo que sí está dicho es que corresponde a cada uno realizar su apuesta, esto es, producir su elección y su herejía, manteniendo la mayor distancia posible de la religión personal.

1: Conferencia en el XV Convegno della Scuola Lacaniana di Psicoanalisi el 27 de mayo de 2017 “*Elogio degli eretici*” en Radio Lacan: <http://www.radiolacan.com/es/topic/989>

2: Miller, J.-A., « Champ freudien, Année zéro », *Lacan Quotidien*, nº 718, 11 de junio de 2017.

3: *Ibid.*

4: Miller, « Carta sobre la nueva revista”, publicada en *Lacan Quotidien*, nº 696 y 697, 14-15 mayo 2017, en español, francés e inglés.

5: *Ibid.*: “[...] Por eso, desde el comienzo mismo la psicología individual es simultáneamente psicología social en este sentido más lato, pero enteramente legítimo” Freud, S., “Psicología de las masas y análisis del yo” (1921), *Obras Completas*, vol. XVIII, Buenos

6: JAM sugiere escribirlo entre comillas-

## El “síntoma Catalunya” y la crisis del Estado

Miquel Bassols (Barcelona)

*Voilà!* Después de la última manifestación del 11 de septiembre en Barcelona, el prestigioso periódico *Le Monde*, así como muchos otros periódicos internacionales, empiezan a entender que la “cuestión catalana” no es ni el *soufflé* que algunos confiados predecían, un desvarío que debía disolverse por su propia inconsistencia, ni la tontería nacionalista de algunos extraviados por el romanticismo identitario. Y empiezan a ver que lo que está en juego no es solo el destino de las Españas —hay varias— sino el de la propia Europa, si es que hay una: “Es una espiral peligrosa — tanto para España como para Cataluña y para Europa” (12.9.2017). Ha habido que movilizar a más de un millón de personas durante cinco años en las calles de Barcelona para hacer escuchar un deseo de construir una República, reivindicando su independencia en relación a España y como inscripción de un nuevo Estado en Europa. El conflicto institucional entre el Gobierno español y el Gobierno catalán de la Generalitat se ha agravado hasta el punto que hoy, en Cataluña y en España, se trata ya de la defensa del Estado de derecho como condición para una democracia.

### *Dos lógicas*

Cataluña ha hecho durante la historia varias propuestas para transformar, incluso para refundar, un Estado español —siempre difícil de construir— donde pudiera tener el lugar que cree merecer. Hoy no siente ya que pueda haber un proyecto que le permita desarrollarse en España, siente que la singularidad con la que ha querido animar este proyecto recibe el desprecio una y otra vez. A la vez, ha habido desde hace tiempo el proyecto de una República en Cataluña que no ha llegado nunca a encontrar su lugar en el Estado español. Las fuerzas soberanistas, antes partidarias de un régimen de autonomía, son hoy mayoría en el Parlamento catalán, pero no se sabe todavía si esa mayoría parlamentaria se corresponde con una mayoría efectiva de la población. Para saberlo, los catalanes querrían dar su opinión en un referéndum y que este referéndum fuera organizado con el acuerdo del Estado español, tal como se hizo en su momento en Escocia con el acuerdo del Reino Unido o en el Quebec con el de Canadá. Pero este acuerdo con el Gobierno español se ha demostrado imposible de obtener una y otra vez. Así que han decidido apelar ahora al derecho internacional, al derecho reconocido de autodeterminación de los pueblos.

Por la otra parte, el Gobierno español rechaza aquello que los gobiernos británicos y canadienses habían aceptado. Plantea como principio irrevocable la unidad indisoluble de España. La derecha del Partido Popular, en el poder desde 2011 con una mayoría en el Parlamento español, consiguió suspender el Estatuto de autonomía que había sido aprobado por el Parlamento catalán así como por el español en 2010 bajo el gobierno socialista de Zapatero. El argumento jurídico se apoya en una interpretación de la Constitución española que no puede cambiarse sin la aprobación de la mayoría del parlamento español: no permite reconocer una Estado plurinacional y, menos todavía, organizar un referéndum de independencia. El Partido Socialista, que en su momento apostó por una posición federalista, ha virado ahora, no sin múltiples contradicciones, sosteniendo la posición del Gobierno de Madrid.

### *Un síntoma y su pregunta*

El conflicto, que ha veces se nombra de mala manera como “el problema catalán”, se ha revelado una vez más como un síntoma irresuelto. Retorna de manera incesante en la historia de España con la cuestión de su construcción territorial como Estado. Es un síntoma y no un trastorno que habría que borrar del mapa pero cada vez que este síntoma se hace escuchar es la represión pura y dura la que cae sobre Cataluña.

Es una cuestión central. Negarla es correr hoy el riesgo de encontrarse defendiendo, sabiéndolo o no, la ferocidad del franquismo que sigue bien vivo todavía en una derecha que es única en Europa, una derecha que atravesó la llamada “Transición” sin haber cambiado un ápice sus ideales nacionalistas más rancios y retrógrados. Y lo llamativo es que la izquierda, que pasó y ganó esa transición defendiendo la autodeterminación de los pueblos de las Españas, se ve ahora absolutamente a contrapié sin poder dar una alternativa real al *impasse* político que el “síntoma Catalunya” hace presente con su pregunta: ¿Qué quieras, España? Ironías del destino, la apuesta catalana para la construcción de un Estado republicano es hoy por hoy la única que está poniendo realmente en jaque la continuidad de la derecha franquista en el gobierno español. Y puede pagarla caro, muy caro, si los distintos pueblos de Europa no llegan a entrever lo que está en juego para cada uno de ellos.

### *Cada una de las partes está segura de su derecho*

De lado favorable al referéndum, se constata hoy que más de mil cargos públicos —sí, más de mil— elegidos democráticamente por parlamentos y consistorios están ya siendo encausados penalmente en Cataluña por pretender poner las urnas de un referéndum que la mayor parte de la población desea celebrar el próximo 1 de octubre. Entre los ya encausados y los presuntos están incluidos presidentes y expresidentes de gobierno y del parlamento, también alcaldes de ciudades. Y ello por medio de un manejo ilegítimo —según los soberanistas— del Tribunal Constitucional por parte del gobierno español. Es un Tribunal al que dicho gobierno ha dado estas nuevas funciones en el momento en que decidió cerrar —unilateralmente— toda negociación política con el Gobierno catalán de la Generalitat. Y, siguiendo esta vía, pronto serán inhabilitados y encausados directores de periódicos y medios de comunicación catalanes y de la propia policía autonómica. Los independentistas constatan que el gobierno español, impotente en el plano político, ha obligado al Tribunal Constitucional hacer el “trabajo sucio” en el plano jurídico sin separación de poderes que valga.

Del lado del Gobierno español, el argumento es siempre y únicamente el mismo: las pretensiones del Gobierno catalán están fuera de la ley, caen incluso fuera del actual Estatuto catalán de autonomía, un Estatuto que el propio parlamento y el pueblo catalán no han votado, viendo cercenado el que sí votó y aprobó en su momento (año 2010). Todo atado y bien atado, como rezaba el famoso eslogan franquista.

### *Por una política de la conversación*

Les toca ahora a los catalanes hacer valer una apuesta que no es ya el proyecto de un nacionalismo identitario sino la existencia de un Estado de derecho que permita la libertad de pensamiento y expresión. Hay temores fundados de que la respuesta española siga su curso de manera implacable: boicot de las inversiones en infraestructuras necesarias en Cataluña, descrédito

—Lacan Cotidiano—

sistemático de sus representantes institucionales, proyecto explícito de españolarizar sus escuelas (el exministro de Educación *dixit*), y ahora represión manifiesta dirigida a los medios de comunicación.

La alternativa sería la política de la conversación, que seguirá siendo necesaria sea cual sea el destino del “síntoma Catalunya” en las Españas. Y *Le Monde*, como otros periódicos internacionales e instancias europeas, empiezan a recordarlo y recomendarlo al Gobierno español, aunque hasta ahora hayan creído mejor no inmiscuirse en los “asuntos internos” de un Estado miembro de la Comunidad Europea. Y así, lanza finalmente una flecha precisa: “Madrid debe escuchar la reivindicación de varios miles de catalanes que se manifiestan en las calles y que, en un principio, no pedían la independencia sino el derecho de expresarse, como fue el caso de los escoceses”.

A falta de esta conversación, se tratará sin duda de una verdadera crisis de Estado, no de un momento más en las especulaciones de una lucha electoral o de una confrontación de nacionalismos ciegos que no pueden reconocerse.

El síntoma Catalunya merece pues un preciso análisis y un debate cortés, también entre nosotros. “Rel i Llamp”, el grupo impulsor en Catalunya de la red Zadig, seguirá atentamente los acontecimientos y el debate.

13 de septiembre de 2017

1: Ver reportaje en:

<http://video.lefigaro.fr/figaro/video/mobilisation-massive-des-separatistes-catalans-a-barcelone/5572122761001/>

---

**Lacan Cotidiano**

*Redactor jefe:* Miquel Bassols

*Redactora adjunta:* Margarita Álvarez

*Comité ejecutivo:*

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

---

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).*

*Rédacteur en chef : Yves Vanderveken ([yves.vanderveken@skynet.be](mailto:yves.vanderveken@skynet.be)).*

*Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.*

*Maquettiste : Luc Garcia.*

*Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.*

*Électronicien : Nicolas Rose.*

*Secrétariat : Nathalie Marchaison.*

*Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.*

*Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.*

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI.**